

Léo Delarue



Léo Delarue

—

Juillet – août 2018



" Je me suis préparée à cette résidence en imaginant que j'irais marcher, marcher dans les bois, marcher le long de l'étang, que je trouverais des endroits où poser mon attirail, et que je pourrais dessiner ce que je vois. Dessiner en fouillant du regard un paysage complexe, dans lequel je serais immergée, que je verrais de l'intérieur, que je comprendrais aussi par la concentration et l'abandon dans la marche.

Que s'est-il passé ?

J'ai passé le plus clair de mon temps dehors.

J'ai marché, marché dans la forêt, marché le long de l'étang ; j'ai dessiné dans mon petit carnet, ces dessins de marche que j'affectionne particulièrement. J'avais du temps. Alors ce temps m'a poussé à regarder longuement, à stationner plus que je ne fais d'habitude dans mes carnets de marche. J'ai laissé venir cette envie de voir profondément, de m'aventurer outils en mains dans le paysage. Ce paysage alors devint intérieur, son organisation, sa structure devint organique. Le trait suit, ou ne suit pas, n'invente plus, le regard n'a pas de surplomb. Dedans, l'œil perçoit, capte, se perd, et se reprend, le geste s'abandonne puis se reprend lui aussi, la tension monte et se meurt. Le dessin révèle le temps en suspens, le geste qui ponctue.

Marcher quelque fois en me donnant un but, accélérer pour synthétiser et admettre la naïveté du résultat, son charme peut-être.

Accélérer encore pour resituer ce qui a déjà été fait, le geste s'emballe, la puissance se révèle là où le temps avait tout ralenti !

Courir sur le papier avec la lumière, s'effarer de ce qu'elle suggère puis cèle tour à tour, annihilant tout effort de saisir formes et situations. Les masses se perdent, les contours se dissolvent.

Il y a du noir, des traits, des forces, des gris diffus, des proches et des lointains, des coucous qui chantent dans la forêt profonde et font valser les fusains au bout du bâton.

Les travaux d'atelier sont différents, l'enjeu est tout autre.

De retour de la forêt, il s'agit de réinventer ce qui a été perçu, à la suite de ce qui déjà a été fait, des motifs ou des gestes. Sur de petits volumes en papier ou de grandes aquarelles, ce n'est pas la mémoire mais la sensation de présence de la terre, des feuilles sèches et des bois morts, des troncs et des feuillages, qui peut alors faire paysage. "

